

Avant-propos

Cinq mille personnes: c'est plus que n'en contenait parfois le stade Coubertin de La Bocca, quand l'AS Cannes jouait en Première Division. C'est à peine moins que la population du quartier de La Castellane, à Marseille.

Cinq mille personnes: c'était le nombre estimé de spectateurs venus assister le 5 janvier 2016 à la séance d'entraînement de l'équipe première du Real Madrid. À la veille de l'Épiphanie, jour férié en Espagne où des cadeaux sont offerts aux enfants, cette séance était la seule de l'année accessible au public. Elle était surtout la première dirigée par Zinedine Zidane.

Au lendemain de sa nomination en remplacement de Rafael Benítez, l'ancien numéro 5 du Real a embrassé de façon visible une vocation dont il doutait fort dix ans plus tôt, au moment de mettre un terme à sa carrière de joueur. Il est devenu un entraîneur, un homme qui n'endosse plus un maillot numéroté mais des responsabilités innombrables.

Entraîner, il le faisait déjà depuis deux saisons et demie, mais pas de manière aussi exposée. Il a aujourd'hui la charge de l'équipe première du club le plus titré au monde – qui est aussi, sur le plan des performances calculées par l'UEFA, le premier devant

le FC Barcelone et le Bayern Munich, et également le plus riche.

Le football n'est plus qu'un sport, c'est un immense marché, un secteur économique à lui seul, un spectacle aux parts d'audience convoitées, un sujet de débats passionnés... Tout le monde n'y joue pas, mais tout le monde en parle, particulièrement en Espagne.

À Barcelone, par exemple, au surlendemain de la défaite subie par le Barça face au Real, après une série d'invincibilité de 39 matches, les commentaires footballistiques se glissent jusque dans les couloirs et les salons du luxueux hôtel Majestic, en haut des Ramblas. Sur le toit terrasse, le directeur français du palace, Pascal Billard, pointe le stade du Camp Nou, le stade du FC Barcelone. Il explique à quel point vivre à l'écart du football est ici quasiment impossible. Et, en ce début du mois d'avril 2016, le nom du nouvel entraîneur madrilène est sur toutes les lèvres, y compris à Barcelone la rivale. Le nom de celui qui vient de remporter son premier *Clasico* y est fameux. Mieux, il est respecté.

En terre de passion, Zidane est attractif... et vendeur. Dans les boutiques du Real Madrid figure toujours le maillot de Zidane, avec son nom et le numéro 5 qu'il portait à l'époque.

Dix ans après avoir raccroché les crampons, l'entraîneur débutant a ravivé le souvenir du champion qu'il fut, à la fois passeur de génie et buteur, élégant et virtuose, titré et légendaire. Aujourd'hui, l'avidité pour les images révèle ce qu'attend inconsciemment le public : revoir le joueur. Une subtile déviation de balle de sa part filmée lors d'une séance

d'entraînement suffit à provoquer des centaines de milliers de visionnages sur Internet. Un inattendu contrôle de ballon qu'il effectue, au bord du terrain, pendant un match officiel, suffit à déclencher les applaudissements des spectateurs et des ralentis pour les téléspectateurs.

Mais le joueur ne reviendra pas. Si son style apparaissait de nouveau sur le terrain, ce ne serait que par procuration, dans les mouvements de son équipe.

Il ne joue plus, mais continue d'être un meneur de jeu quand il entraîne – du verbe entraîner, emmener avec soi. Il n'ignore pas les lois du sport, du marché. Il entraîne, confronté aux risques du métier nouveau qu'il s'est choisi. La victoire est un sursis, la défaite un début de remise en cause.

Madrid, centre d'entraînement de Valdebebas. C'en est fini des exercices ingrats. C'est le moment du jeu.

— Allez, maintenant on va s'amuser!

Il entraîne, avec entrain.

Le joueur débutant était un enfant, qui jamais ne cessa de stimuler la part d'innocence que le jeu sollicite.

L'entraîneur débutant est un adulte, déjà père de quatre garçons, un père qui a souvent réfléchi et agi en pensant au sien, conscient des efforts et des exigences que le sport de haut niveau réclame. Mais des joies immenses qu'il peut aussi procurer – tout comme la vie.

1

Ce jeu d'enfant qui deviendra un métier

Il fait froid.

Saint-Denis, hiver 1953. Ammi Smaïl Zidane vient de quitter sa Kabylie natale, où il était ouvrier agricole. Il est parti travailler sur un chantier, dans la banlieue parisienne, loin, très loin de son village d'Aguemoune situé dans une région montagneuse, où l'économie repose essentiellement sur l'agriculture – la cueillette des olives, en particulier. Le quotidien de Smaïl est éprouvant. Sans domicile fixe, il lui arrive de dormir sur le chantier, dans des abris improvisés, exposés au froid. Cette vie dure des années ; toute une jeunesse.

Dix ans plus tard, Smaïl fonde une famille avec Malika, originaire elle aussi de Kabylie, qu'il a rencontrée à Marseille. Elle lui donne cinq enfants. Trois fils pour commencer, Madjid en 1963, Farid en 1965, Noureddine en 1967, puis une fille, Lila, en 1969.

Le 23 juin 1972, arrive le petit dernier de la fratrie. Il est prénommé Zinedine. La famille réside alors dans un appartement de La Castellane, une cité des quartiers Nord de Marseille. Le bébé dort dans la même chambre que Madjid, couramment appelé Djamel.

À l'heure des premiers choix, Zinedine préfère être appelé Yazid, son second prénom. Il est choyé par les siens comme le sont souvent les benjamins. Il s'endort parfois avec un ballon collé contre lui. Plutôt remuant, il est passionné par le foot. À La Castellane, comme dans tous les quartiers populaires du monde, la vie tourne souvent autour du ballon pour de nombreux enfants. Le football est leur occupation et leur préoccupation principales.

Yazid grandit dans un quartier récent, mais réputé difficile. Les influences périlleuses auxquelles il peut être soumis dans un environnement social délicat sont nombreuses. Constamment surveillé par sa mère, entouré par ses frères, Yazid joue longtemps, surtout après l'école, sur la place de la Tartane.

Quand les enfants l'investissent, cette longue dalle de béton rectangulaire ressemble à une espèce de terrain de football étiré, entouré d'immeubles dont le sien, le bâtiment G, se situerait à l'emplacement d'un des buts. Il s'y exerce à certains mouvements de jambes difficiles, notamment avec Nouredine – particulièrement doué pour le foot. À part le ballon, il lui reste un peu de temps pour taquiner sa sœur, avec qui il s'entend très bien, et... de très rares moments pour penser à l'école. Il est turbulent, remuant. Il a besoin de se dépenser, de jouer, de partager. Dans le jeu, il ne résiste pas à l'envie de partir à l'attaque. Dans le groupe, il ne résiste pas à l'envie d'aller défendre un camarade, si besoin.

Renvoyé! À la maison. Ce jour-là, Yazid doit rentrer plus tôt car il a voulu venger un camarade, au collège. C'est le signe d'une impulsivité contrastant avec la placidité de son père, homme paisible et altruiste,

qui fait tout pour donner à ses enfants une bonne éducation et leur inculquer des principes.

Smaïl est employé dans un centre commercial, où il exercera diverses tâches. Quand il ne travaille pas, il prend le relais de Malika pour s'occuper des enfants, et naturellement du plus jeune, qui fait entrevoir de belles possibilités footballistiques.

Le jeu devient un sport. Après la place Tartane viennent les terrains réglementaires. Le sport devient une compétition ; les tenues dépareillées sont remplacées par des maillots officiels : ceux de l'Association sportive de Foresta, à La Castellane. Suivront ceux de l'Union sportive de Saint-Henri, puis du Sports olympiques de Septèmes-les-Vallons – une ville proche de la banlieue Nord de Marseille, où la population est essentiellement ouvrière. La pauvreté n'y est pas rare. Le football est une passionnante et peu coûteuse évasion.

Dans chacun de ces clubs, comme sur la place Tartane, la technique en mouvement et les contrôles du ballon de Yazid sont remarquables, admirés, de même que son ardeur et sa volonté.

Cannes, 1984. Quelques jours avant la rentrée scolaire, c'est déjà la reprise pour les jeunes joueurs. Le dixième tournoi minime organisé par l'Association sportive de Cannes a lieu au stade Maurice-Chevalier. Six sélections, dont celle du club local, participent au challenge Claude-Roux, du nom d'un président des supporters cannois. Ces minimes de première année viennent de Provence, du Var, des Alpes, de la Côte d'Azur et de la région Rhône-Durance.

Les Provençaux arrivent le samedi, veille du tournoi. Un des leurs, Gilles Boix, ressent une légère douleur au cours d'une séance d'entraînement. Le lendemain, ses parents viennent le voir. Alors qu'il s'échauffe, avant le match face aux Azuréens, son père constate sa gêne. Gilles grimace. Il a mal. De plus en plus mal. Mais il tient à jouer. Son père refuse ; il veut d'abord l'emmener voir un médecin. Monsieur Varraud se propose de les conduire à la clinique des Mimosas, toute proche, où il a des relations. Proposition acceptée. À regret, sur l'insistance paternelle, Gilles doit renoncer. Il est remplacé par le joueur au maillot 13.

Le match débute. Jean quitte le stade. À bord de sa vieille Citroën LN, il conduit père et fils à la clinique. Le diagnostic est sévère : poignet cassé. Au retour à Chevalier, le match est terminé. Le recruteur a manqué une occasion d'observer des jeunes en devenir. Mais il a gagné un ami, Fernand Boix, qui lui sait gré de son aide chaleureuse et spontanée.

Deux ans et trois mois plus tard, au Centre régional d'éducation physique et sportive d'Aix-en-Provence, pendant les congés scolaires de Noël, un stage réunit trente cadets de la Ligue de Méditerranée. Son objectif : dégager une sélection de dix-huit d'entre eux, qui participeront à une épreuve interligue au printemps suivant.

Les deux premiers jours sont consacrés à des tests. Le troisième, un match oppose deux équipes composées de stagiaires. Jean Varraud avait prévu d'y assister pour observer un avant de Cagnes-sur-Mer au talent prometteur, Fabrice Monachino. Celui-ci

n'a pas été retenu. Jean a quand même décidé de mettre une fois encore sa LN à contribution. M. Boix, dirigeant de Septèmes, est venu lui aussi. Tous deux ont plaisir à se revoir. Ils assistent au match côte à côte.

Monsieur Varraud se renseigne sur le joueur évoluant à la place de Monachino. Fernand le connaît bien puisqu'il fait partie de son club. L'entraîneur des pupilles, Robert Centenero, l'avait proposé au président Roger de Plano. Ils ont offert à ce gamin prometteur qui évoluait à Saint-Henri un autre environnement, où pourront s'épanouir ses dons développés sur la place Tartane, dans le quartier marseillais de La Castellane. Un long rectangle de béton que l'intéressé, sous le regard vigilant et attendri de sa famille, quittait toujours le plus tard possible, une fois tous ses copains partis. Il lui reste à devenir aussi à l'aise sur la terre battue et le gazon.

— C'est celui qui avait remplacé mon fils à Cannes. Zidane. Vous ne vous rappelez pas? Le numéro 13!

Oui, ça y est, maintenant Jean Varraud se souvient, vaguement. Une silhouette entraperçue... Quoi qu'il en soit, il ne regrette pas d'être venu. Bien qu'il évolue à des postes inhabituels pour lui – ailier gauche pendant le premier tiers-temps, libero au cours du troisième –, ce garçon au maillot blanc, qui joue deux des trois parties du match, le séduit d'emblée. Son toucher de ballon et sa vision du jeu sont hors du commun. Ses gestes ont une subtilité, de la classe. Il veut en savoir davantage sur lui.

Zidane. Même à Marseille, ce nom est encore peu connu. Sauf dans le XVI^e arrondissement, dans la

cité de La Castellane, à Saint-Henri et à Septèmes, clubs avec lesquels Zinedine a joué ses premières rencontres officielles. Avec terrains bien délimités, arbitres et tenues réglementaires. Depuis le tournoi de Cannes, il a grandi. Et progressé. Il a 14 ans et déjà une grande finesse technique. Mais aucun recruteur ne semble s'intéresser à lui. Et, au cours des rares stages ou matches de sélection auxquels il a participé, ses prestations n'ont pas été les plus remarquées.

Lors du challenge Roux, après être entré en cours de jeu face aux Azuréens comme demi offensif, il a participé au poste de demi relayeur à l'intégralité des parties suivantes, conclues par la marque d'un but partout face à Rhône-Durance puis, pour le gain du trophée, par une écrasante victoire finale contre l'AS Cannes : 7-1 !

À l'issue de ce tournoi, Zidane ne fait pas partie des titulaires indiscutables du sélectionneur provençal. Dans l'esprit de ce dernier, dix des onze postes de son équipe type sont pourvus, mais il hésite encore pour l'attribution du onzième, celui de milieu de terrain relayeur – le numéro 8. Un autre joueur de Septèmes, Gilles Manno, est en concurrence avec Zidane, et bénéficie même d'une légère préférence. Après ce tournoi, Zinedine a été jugé «un peu décevant vu ses qualités. A joué un peu en demi-teinte. Mais doit nettement mieux faire car en a les moyens – technique, vision du jeu...»

Ses «moyens», l'entraîneur des poussins de Saint-Henri, Robert Signoret, les a pourtant déjà notés. Interrogé pour le magazine *Le SeptéMois*, en juillet 1998, Robert Centenero, l'homme qui engagea Yazid au SO

Septèmes, y ajoutera le souvenir d'«une personnalité plus forte que celle de la plupart de ses camarades».

Cette appréciation confirme le caractère qu'avait déjà le gamin affamé de ballons de la place Tartane. Elle traduit un aspect assez peu relevé de sa personnalité d'adolescent: ce timide apparent est un conquérant.

Avant le stage de Noël au Creps, il a déjà été convoqué à Aix les 17 octobre et 7 novembre 1986, et à Puyricard le 31 octobre, mais n'a participé qu'à un match sur quatre en épreuve interdistrict. Absent le 14 novembre à Carpentras contre Rhône-Durance, le 28 novembre à Oraison contre les Alpes, le 12 décembre à Aix contre la Côte d'Azur, il ne joue qu'au stade marseillais de l'Huveaune, contre le Var, mais est remplacé en cours de partie par Manno.

Épisodiques en sélection départementale, ses apparitions sont inexistantes à l'échelon supérieur, la sélection de Ligue de Méditerranée. Durant deux années, on ne l'aura retenu qu'au premier échelon, intersecteurs, lors d'un stage aux Pennes-Mirabeau.

Sur le terrain, il n'attire pas l'attention. Hors du terrain, il est d'une excessive timidité. L'animateur d'un stage dans les Alpes-de-Haute-Provence, à Volx, se souvient de ce trait de personnalité, symbolisé par l'image d'un enfant peu expansif recroquevillé dans son K-Way. En lui sommeillent pourtant une maîtrise du ballon et une aisance dans le jeu exceptionnelles, révélées objectivement, presque trois ans plus tôt, par les bilans d'exercices d'adresse, et confirmées subjectivement par des séries d'observations au cours de matches. Lors de cette Opération

Guérin – stage de détection de talents nommé ainsi en hommage à Henri Guérin, ancien sélectionneur national –, Zinedine, alors en pupilles deuxième année, obtient les meilleures notes aux exercices techniques. Maurice Roche, responsable du stage, remarque son art de la jonglerie et son comportement dans les phases de jeu.

Mais sur ce garçon dont les éclats sont aussi brillants qu’intermittents, nulle convoitise ne se manifeste. Pas encore. Ses parents, dont les revenus sont modestes, font même le sacrifice de l’inscrire à des stages payants.

Dans l’univers d’un sport de plus en plus commerçant, voire affairiste, les recruteurs sont prompts à saisir la moindre occasion prometteuse, le moindre espoir de bénéfice rapide. Là, ils n’ont rien vu. Jean Varraud s’en étonne.

Que peut-on reprocher à ce gamin? Sa fragilité physique (l’affection génétique dont il souffre, une anémie nommée thalassémie, entraînant une fatigue fréquente, ne sera révélée que quinze ans plus tard)? Il aura le temps d’étoffer sa musculature. Son inconstance? À cet âge-là, c’est un défaut banal, que l’on peut même d’une certaine manière trouver réjouissant. Un adolescent aux productions déjà régulières, évoluant à un rythme élevé, ne sera-t-il pas trop vite usé? De plus, le moule de la compétition est déformant. Il transmue l’amusement en sport. Il ôte la passion, ou du moins la transforme, le plaisir du jeu étant rapidement remplacé par l’obsession de la victoire. Or Zinedine présente des signes évidents de passion pour ce jeu, et en possède les qualités fondamentales. Cela suffit largement à donner l’envie au recruteur

de lui proposer un stage à La Bocca, préalable à un éventuel engagement.

Monsieur Varraud veut le revoir au plus vite, bien que ses homologues ne soient pas intéressés. Tant mieux pour lui, qui traverse le terrain du Creps et va voir les dirigeants de Septèmes. Il exprime son souhait de faire venir leur joueur à Cannes pour un stage probatoire d'une semaine, qui pourrait déboucher sur un recrutement.

La réponse est favorable. Accompagnée d'un conseil :

— Si vous voulez le prendre, faites-le tout de suite!

Le message est bien compris. Aucun autre club ne convoite l'adolescent de La Castellane – aux dirigeants cannois de rester suffisamment discrets pour n'alerter personne. Ils doivent cependant agir vite. Le temps qui passe, l'absence de bons résultats scolaires, la perspective incertaine d'évoluer dans le monde du football... et l'environnement du quartier font poindre une période délicate pour ce garçon de bientôt 15 ans. Il est exposé d'une part à l'agressivité des adversaires, souvent désarçonnés par sa facilité à manier le ballon; d'autre part aux mauvais exemples susceptibles de troubler son adolescence. Heureusement, il y a la famille. Une famille unie par l'affection, autour de solides principes de vie et d'éducation. Un père, une mère, une sœur et trois frères qui prennent soin de lui, leur cher benjamin. Ces atouts pourraient cependant se révéler insuffisants. Monsieur Varraud le sait bien : «Ce sont toujours les durs qui attirent les autres.» Zinedine est doux, mais vit dans un quartier difficile.